

# Revenir

Texte initié par Mario Séguin

Du groupe d'écriture à quatre voix

Le CLAN DESTIN

- Non, je n'irai pas. Je n'en veux pas, marmonna Carmen à haute voix tout en repliant la lettre d'un geste vif et nerveux.

Elle enfouit le document dans le fond de son sac à main et, d'un mouvement assuré, lissa sa chevelure blond platine dont la raie, plus foncée, refaisait surface à son grand mécontentement.

À l'aube de la cinquantaine, Carmen dirigeait sa boîte de communications avec habileté. Certains diraient qu'elle possédait un tempérament de chien, mais elle n'écoutait pas les murmures de corridor. Tout le monde connaissait Carmen dans le milieu. Elle ne passait pas inaperçue et elle usait son talent à cette fin lors des soirées sociales. Au bureau, ses employés se tenaient à l'écart, surtout les journées où son humeur valsait entre l'euphorie et le mépris.

Sa vie amoureuse se résumait à un bal régulier d'amants qu'elle gardait en laisse pas plus de deux mois. Carmen attirait les hommes sans vraiment déployer d'effort. Si le cumul de partenaires qui passaient dans son lit se voulait une mesure de succès, alors oui elle excellait en la matière. Toutefois, ces hommes de nuit, comme elle se plaisait à les nommer, ne pouvaient percer sa carapace. Carmen ne permettait pas à ses copains de s'y aventurer. Au premier essai, l'amant se faisait claquer la porte au nez. Pour les autres, deux ou trois soirées et hop, elle trouvait le moyen de les envoyer piauler ailleurs.

Fidèle à son impulsivité et, surtout ne sachant pas trop quoi faire suite à cette lettre, elle expédia un texto à son gestionnaire de bureau.

« Occupe-toi de la boîte. Je fais un saut à Paris chez mon amie Régine. De retour dans quelques jours. »

Ensuite, en quelques clics, elle acheta son billet d'avion pour le soir même, envoya un message texte à sa copine et s'enfuit en courant dans sa chambre boucler sa valise de secours. Ce n'était pas la première fois que Carmen débarquait à l'improviste chez Régine.

*Paris, le lendemain, Terrasse des Archives, troisième arrondissement.*

Même après une envolée de nuit, Carmen brillait au milieu des Parisiens qui se pressaient pour une baguette, une chocolatine ou carrément un café filtre. Moins stressée qu'eux, elle prit place à l'extérieur et fit signe à un serveur.

- Un expresso. Et bien tassé mon beau.

Le garçon la foudroya du regard et retourna à l'intérieur. Carmen savait être chiante comme les Parisiens et, ce, sans aucune gêne. Le breuvage fumant apparut enfin et, sans daigner remercier le jeune homme, elle huma l'arôme du café avant d'en avaler une gorgée.

En attendant l'arrivée de son amie, Carmen examinait la foule qui déambulait sur le trottoir. Certains détournaient les yeux en voyant cette grande blonde au chemisier blanc offrant un généreux décolleté vers sa poitrine. D'autres, plus effrontés, la dévisageaient et soutenaient son regard. À chaque levée du bras pour savourer son expresso, un cliquetis de bracelets accompagnait le geste. Son rouge à lèvres tirant sur l'orangé était bien trop prononcé malgré le fait qu'il se mariait très bien à son vernis à ongles. En d'autres mots, qu'elle le veuille ou non, Carmen faisait partie de cette catégorie de *has been* des temps modernes.

Régine se pointa une heure plus tard. Essoufflée, elle prit place devant Carmen.

- Quel vent t'amène de ce côté de l'Atlantique, cette fois-ci ?

Pour toute réponse, Carmen se leva à la rencontre de sa copine, effleura de sa joue celle de Régine.

- Merci de m'accueillir à l'improviste comme ça. Tu te portes bien, j'espère ?

Et sans attendre la réplique, Carmen extirpa de son sac à main la lettre qu'elle avait reçue la veille du notaire Beauchemin. Régine parcourut rapidement le document et interrogea son amie.

- Alors ?

- Alors, alors ! Je ne peux pas. Non, je ne veux pas retourner dans cette maison. Il n'en est pas question.

D'un grand geste de la main, Carmen balaya l'air en signe de négation, souleva sa tasse de l'autre main et avala la dernière gorgée d'expresso refroidie. Régine, voyant son amie se repliée sur elle-même, tenta une réplique pour l'encourager.

- Tu dois au moins communiquer avec le notaire.

Carmen ouvrit la bouche pour répondre mais la referma aussitôt. Son visage se crispa et elle cligna des yeux. Régine suivit la direction du regard de sa copine.

## DEUXIÈME ÉPISODE

PAR JOANNE BÉLAIR

Planté sur le trottoir d'en face, elle aperçût un individu qui, semblait-il, dévisageait son amie sans vergogne. S'apercevant soudainement qu'on l'épiait à son tour, il leur tourna brusquement le dos et, tête baissée, s'éloigna d'un pas rapide.

Régine s'exclama:

- Qui est-ce? Tu le connais?

- Euh, non, hésita-t-elle, bien qu'il lui semblait l'avoir déjà aperçu quelque part.

Un certain malaise s'invita à la table. Régine n'osait l'interrompre. De même qu'avec ses hommes de passage, des zones d'ombre subsistaient encore dans leur relation. Régine savait trop bien qu'il valait mieux ne rien brusquer au risque de provoquer un froid.

Ce fût Carmen qui brisa le silence en déclarant:

- Je pense que je suis suivie...

Lui était soudainement revenue à la mémoire, la vision de l'étranger sortant des toilettes de l'avion pendant qu'elle patientait dans l'allée. Sa gêne lui avait semblé extrême alors qu'elle évaluait ses attributs physiques dans le but, peut-être, d'amorcer un contact avec lui. Il fuyait ostensiblement son regard. Ainsi, comprit-elle, l'homme du trottoir avait été passager du même vol qu'elle. Cela ne pouvait être une simple coïncidence! Si elle l'avait aperçu devant la cathédrale Notre-Dame ou au musée du Louvre, elle n'aurait sûrement pas sauté aussi vite aux conclusions mais quelle était la

probabilité qu'il se retrouve, par hasard, aux abords de la Terrasse des Archives en cet instant précis? À peu près nulle. Par instinct, Carmen sût qu'il était là pour elle.

Rompant sa réflexion, Régine s'écria:

- Tu rigoles? Mais pourquoi?

Carmen sentit la colère telle une toxine s'infiltrer dans tous les pores de sa peau. Se percevoir ainsi, une proie potentielle sous le guet d'un prédateur, se sentir exposée dans chacun de ses gestes et de ses déplacements, victime d'une situation qu'elle ne contrôlait plus, lui était intolérable.

- Tu crois que c'est en lien avec la lettre? demanda Régine.

Carmen explosa:

- Si tu crois que je vais me laisser faire, gueula-t-elle, soudain hors d'elle-même. Que je ne lui revoie pas le bout du nez à ce type car je te jure qu'il va le regretter jusqu'à la fin de ses jours!!!

Ses menaces résonnèrent plus fort qu'elle ne l'avait prévues. Les conversations s'interrompirent subitement aux tables voisines et plusieurs regards désapprobateurs se tournèrent vers elle. Ce fût le moment que choisit Régine pour empoigner doucement sa copine par le bras et l'entraîner vers la sortie.

Elles se mirent à marcher en silence, chacune perdue dans ses propres pensées.

Carmen, obnubilée par ce qui venait de se produire, ressassait en boucle les raisons possibles de cette filature. Une foule de détails surgissaient dans sa tête sans qu'elle puisse les agencer, en établir les rouages ni en comprendre la mécanique. Elle s'était

bien fait quelques ennemis dans sa vie en raison de son foutu caractère mais rien, à son avis, qui puisse justifier d'être ainsi escortée jusqu'à Paris. Il fallait que ce fût vraiment sérieux.

Elle se remémora également le contenu de la lettre du notaire qui lui apprenait le décès de son père, un père avec lequel elle n'avait eu aucun contact depuis plus de trente ans et qui lui léguait tout de même une part de la maison familiale. Elle n'en voulait pas! Ne lui avait-il pas crié au moment de leur brouille qu'elle n'aurait jamais plus rien de lui et qu'il ne voulait plus jamais entendre parler d'elle? Qu'est-ce qui lui prenait de venir ainsi outre-tombe ébranler la paix obtenue après tant d'efforts? Plus que la tristesse d'apprendre son décès et, par conséquent, l'impossibilité d'une quelconque réconciliation qu'elle espérait malgré tout, c'était une vive exaspération causée par son intrusion dans sa vie présente qui la perturbait autant.

Y avait-il un lien entre le type de l'avion et l'héritage? se demandait-elle.

Arrivées à destination, les deux amies s'installèrent confortablement avec un bon verre de vin et consacèrent une bonne partie du reste de la journée à élaborer différentes théories. De temps en temps, l'une ou l'autre inspectait la rue de la fenêtre cherchant une ombre dissimulée près d'un porche ou derrière une voiture mais tout était parfaitement calme à l'extérieur.

Au moment d'aller se coucher, sa décision était prise: Carmen communiquerait avec le notaire Beauchemin.

## **TROISIÈME ÉPISODE**

PAR ANY GRAVELLE BEAUPARLANT

Le lendemain matin, elle téléphona à contrecœur à Me Beauchemin. Discuter du décès de son père lui était très pénible. Le notaire était disponible que quelques minutes, juste assez pour prendre un rendez-vous la semaine prochaine. Il avait une grande nouvelle à lui annoncer. Celui lui donnait l'impression que cela avait un lien avec l'homme rencontré à deux reprises la veille.

Elle n'avait pas discuté avec son père depuis 30 ans, c'était possible qu'elle eût un demi-frère dont elle ignorait l'existence. Elle, qui avait apprécié chaque seconde de son enfance comme enfant unique. Les choses se sont gâtées lorsqu'elle avait commencé son secondaire. Son père entretenait une liaison avec sa secrétaire, l'histoire classique. Sa mère déménagea dans une autre ville et Carmen commença des relations nébuleuses avec les hommes. Sa confiance en eux fut détruite la seconde où son père avait trahi sa mère et elle par la même occasion.

Carmen nota la date du rendez-vous avec le notaire, celui-ci avait insisté pour la voir en personne. L'idée de revenir aussi rapidement au Canada lui déplaisait, mais elle avait au moins une semaine pour profiter du soleil de la France. L'entreprise fonctionnerait très bien en son absence et elle restait tout de même joignable par courriel. Réalisant qu'elle ne les avait pas consultés depuis 24 heures, elle se connecta sur le Wi-Fi de son amie et vit qu'elle avait reçu un message d'un nouveau client.

Michael Jones voulait la rencontrer à son bureau, il avait un bon montant à investir dans son entreprise. Le montant était tellement imposant qu'elle se demandait s'il ne s'agissait pas d'un pourriel. Avant d'y répondre, elle décida de faire des recherches sur le net, afin d'en savoir plus sur ce client potentiel. Elle tomba sur son profil LinkedIn et ne trouva rien qui ne sortait de l'ordinaire. Il était un client intéressant, mais rien n'expliquait pourquoi un banquier de Montréal la suivrait en France.

- Je doute que tu en saches plus avant de le rencontrer. Je crois qu'il doit y avoir un lien entre ce courriel et ta rencontre avec le notaire.

- Je ne comprends pas pourquoi ma mère ne m'aurait pas informé, si j'avais un demi-frère.

Impatiente, elle décida de téléphoner à sa mère en utilisant sa carte d'appel.

Maintenant âgée de 70 ans, elle recevait peu d'appels et encore moins de visite.

Curieuse de savoir pourquoi sa fille l'appelait à une heure si matinale, elle répondit sans attendre.

- Que se passe-t-il ? Encore une peine de cœur ?

Si les gens du bureau connaissaient le caractère de sa mère, ils auraient tout de suite compris que la pomme n'était pas tombée loin de l'arbre.

- En quelque sorte, est-ce que tu connais un certain Michael Jones ?

Sa mère ne répondit pas immédiatement. Elle était au courant que son premier mari avait eu un enfant avec une autre femme et elle avait espéré ne jamais entendre ce nom. Voilà maintenant 40 ans qu'elle gardait le secret, il était temps qu'elle dise la vérité à sa fille.

- Je crois que tu devrais le contacter. Ce n'est pas à moi à t'annoncer le secret de famille de ton père.

- Maman, pourquoi me fait languir si tu connais la vérité ?

- Comme je te l'ai dit, contacte-le, s'il veut te parler, il va te répondre.

Exténuée par la tournure de la conversation, sa mère raccrocha sans dire au revoir. Digne d'un épisode d'un téléroman jouant en fin d'après-midi, Carmen avait besoin d'un remontant pour passer à travers le restant de ses vacances. Elle répondit à Monsieur Jones qu'elle le rencontrerait volontiers à son retour à Montréal après sa rencontre avec le notaire. Le lundi suivant, elle prit l'avion et arriva juste à temps pour son rendez-vous avec Me Beauchemin. L'accueil fut un peu froid, il lui offrit tout de même un verre d'eau. Elle accepta le verre d'eau qu'il lui avait offert pour calmer la tension entre eux. Elle espérait que le notaire puisse l'éclairer sur l'identité du fameux Monsieur Jones.

## QUATRIÈME ÉPISODE

PAR JOSIANE KLASSEN

Carmen sortit du bureau du notaire très perturbée. L'ouverture du testament lui avait appris que son père lui léguait la maison familiale ainsi que 10 millions de dollars à investir dans sa propre entreprise à condition qu'elle se charge de la carrière de son frère Éric, appuyée par le parrain de celui-ci, le banquier Michael Jones. Le notaire Beauchemin avait semblé dérangé, voire même irrité en apprenant que Michael Jones n'avait pas attendu la lecture du testament pour la contacter dans le but d'investir une partie de l'héritage.

Mais ça ne change rien, avait-il dit, vous ne pourrez hériter qu'au moment où vous accepterez de vous charger de la carrière de votre frère, ainsi que votre père le demande.

Carmen avait failli se lever et planter là notaire, banquier et demi-frère. Mais la curiosité l'avait retenue. Elle n'avait pu s'empêcher de demander :

- Que fait donc mon demi-frère ? Pourquoi ne peut-il se prendre en mains lui-même ? Pourquoi mon père ne lui a-t-il pas légué sa fortune et qu'on n'en parle plus ? Il est handicapé physiquement et mentalement ou quoi ?

Le notaire, un petit homme rondouillard aux cheveux blonds et rares sur le dessus du crâne, avait levé ses yeux étonnamment bleus vers elle en signe de désapprobation et d'une voix sèche avait répliqué :

- Non, madame, votre frère n'est pas handicapé. Il est écrivain, un écrivain de grand talent d'ailleurs, mais qui n'a aucun sens des affaires. Votre père en était fier et lui servait d'agent littéraire. Ensemble, ils ont déjà publié cinq best-sellers.

Elle avait alors rougi de colère et s'était écriée :

- Ah, je vois, mon père veut que je le remplace pour aider son fils chéri ! Il n'a de soucis que pour sa progéniture masculine, celle qu'il a eue en trompant ma mère et en m'abandonnant. Et maintenant il m'appâte avec son argent ! C'est révoltant, non ? Il est hors de question que j'accepte.

Maitre Beauchemin l'avait alors regardée froidement et, calmement, avait sorti du dossier reposant sur son bureau une épaisse enveloppe et lui avait tendue :

- Votre père vous a écrit avant de mourir. Il demande que vous lisiez sa lettre attentivement avant de décider quoi que ce soit. C'est tout ce que j'ai à vous dire pour l'instant, madame. Maintenant je dois vous quitter, j'ai d'autres clients qui m'attendent.

Il lui avait alors tendu la main qu'elle avait prise à contrecœur. Sans répondre à la salutation froide et polie du notaire, elle était sortie en coup de vent.

Une fois dehors, la rue Saint-Denis lui sembla plus assourdissante qu'à l'ordinaire. Le soleil brulant de juillet n'arrivait pas à la réchauffer ; elle avait besoin d'un remontant.

Malgré ses talons hauts, elle courut plutôt que marcha vers le café d'en face et s'y engouffra, évitant la grande terrasse trop achalandée à cette heure du repas. Elle s'affala sur une des banquettes de velours brun chocolat au fond de la salle désertée en cette journée chaude. Elle désirait rester seule avec ses ressentis en dent de scie. La colère l'étouffait. Elle déboutonna le haut de sa veste de fin coton rouge cerise et, d'un geste brusque, enleva la barrette qui retenait prisonnier un chignon qu'elle avait hâtivement attaché dans le but de se donner une allure plus conservatrice.

« À quoi a servi tout cela ? » se dit-elle en secouant ses cheveux blonds qui se répandirent autour de son visage soulignant soudainement ses pommettes roses, ses yeux agrandis par le mascara noir et ses lèvres du même rouge que sa veste.

Son geste attira l'attention d'un homme qui venait de s'asseoir non loin d'elle. L'homme dans la fin de la quarantaine, chic et séduisant, ne se gênait pas pour laisser son regard descendre audacieusement dans son décolleté plutôt révélateur et, sans être invité, se leva pour aller la rejoindre. Carmen lui jeta un regard si noir que l'homme, verre à la main, disparut sur la terrasse. Non, elle n'avait aucune envie de ce jeu de séduction aujourd'hui. Impatiemment, elle reboutonna sa veste, tira sur sa jupe étroite et ramena ses cheveux vers l'arrière. Le serveur arriva enfin avec son expresso. Sans le remercier, Carmen bût son café d'un trait et fit signe au serveur de lui en ramener un autre. Puis, pensant à l'enveloppe, elle posa la main sur son sac dans lequel le document était enfoui. Elle ne se décidait pas à faire face à ce qui l'attendait dans la lettre de son père. Elle restait là, les sourcils relevés, la bouche entrouverte, sans bouger.

- Ça va, madame ? dit le serveur en déposant le second expresso sur la table.

Carmen ne l'entendit pas. Ce n'est qu'au moment où il toussa pour attirer son attention qu'elle sortit de sa transe.

- Qu'est-ce que vous faites là à me regarder ? dit-elle rudement.

- C'est à dire, je pensais...

- Et bien, arrêtez de penser et fichez-moi la paix !

Une fois le jeune homme parti, Carmen regarda à nouveau son sac à main de cuir dont la couleur vert pomme contrastait violemment avec sa jupe rouge. Puis d'un geste brusque, elle sortit l'enveloppe du sac et la jeta sur la table, renversant un peu de café sur sa main. Elle sacra entre ses dents et sans plus attendre, descella l'emballage et en sortit le contenu. Sur le dessus, il y avait deux photos. La plus grande montrait son propre visage, une photo prise un an plus tôt chez sa mère. Derrière se dissimulait un cliché plus petit montrant le visage d'un bel homme aux cheveux noirs dont le regard doux fixait le spectateur. La photo était signée : E. Jourdan. Carmen le reconnut immédiatement. C'était un écrivain qu'elle avait banni de sa bibliothèque. La lecture d'un de ses romans l'avait fait pleurer et cela lui avait suffi pour l'écarter à tout jamais.

- Que fait cette photo ici ? murmura-t-elle intriguée.

Sur le dos de la photo, son père avait écrit : Éric, ton frère. Carmen, ébahie, s'esclaffa :

- L'écrivain E. Jourdan est mon frère Éric ; elle est bien bonne celle-là ! Et il ne porte même pas notre nom de famille ! C'est curieux quand même.

Elle reprit la photo pour la regarder de plus près et soudain, le visage du passager dans l'avion, celui-là même qui l'avait suivie Terrasse des Archives à Paris, lui revint en mémoire. Malgré les cheveux plus longs, une barbe de trois jours et les lunettes qu'il portait lors du voyage, il n'y avait aucun doute, elle le reconnaissait, c'était son frère. Bouleversée, Carmen écarta les photos et déplia d'une main tremblante l'épaisse lettre écrite pour elle par son père. Son regard avide déchiffra les premières phrases. Puis elle laissa tomber la lettre en s'écriant :

- Criss de taber....

Et sans se soucier du serveur qui, offusqué, s'était retourné, elle essuya avec le dos de sa main ses yeux en larmes, enfouit les documents dans son sac à main et après avoir jeté dix dollars sur la table, elle quitta le café à grands pas.

## CINQUIÈME ÉPISODE

PAR MARIO SÉGUIN

Carmen marchait sans vraiment porter attention à ce qui se passait sur le trottoir. Un mélange de colère, de tristesse de même qu'une forme de rage la troublaient profondément. La lettre posthume de son papa l'avait secouée jusque dans les moindres recoins de son âme.

Elle déboucha sur la rue Ste-Catherine et bifurqua vers l'ouest en direction des grands magasins. Sur l'avenue McGill College, elle repéra une boutique et y pénétra espérant oublier, l'espace d'une heure, les révélations de son père.

Ses emplettes en main, elle atteignit enfin son condo. À l'intérieur, elle envoya voler ses stiletos dans le vestibule et, soulagée, Carmen posa ses achats sur la table vitrée du salon. Tout en marmonnant son mécontentement, elle se versa un Armagnac, histoire d'apaiser la tempête qui grondait en son for intérieur.

« Je n'en reviens pas. Il me remet, à moi, la responsabilité de se faire pardonner. Quel culot ! Ses millions, il n'a qu'à s'enterrer avec. Je ne veux pas voir un seul dollar. »

Avec un mouvement de grande lassitude, elle se laissa choir sur le canapé de cuir blanc. Une mèche blonde se mêla à ses cils épaissis par une couche trop généreuse de mascara et Carmen secoua la tête autant pour s'éclaircir les idées que pour replacer cette touffe trop rebelle.

Soudain elle attrapa son sac à main et y puisa la lettre. Elle la contempla longuement avant de la jeter négligemment sur la table d'un geste colérique et rageur. Pourquoi relire ces mots, ces vérités, ces secrets qu'elle ressassait depuis trois heures maintenant ?

Son père lui avait écrit une très longue missive dans laquelle il lui expliquait les raisons de son départ du foyer familial et la manière dont il avait fait fortune à la bourse.

Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était le motif pour lequel il lui enjoignait de revoir sa mère et lui présenter son demi-frère. Oui, elle était au courant maintenant de la vraie histoire derrière la naissance d'Éric, mais pourquoi exiger d'elle d'être la messagère auprès de sa maman, alors qu'il aurait très bien pu se déplacer de son vivant ? Elle s'était pourtant juré de ne plus jamais revenir dans la maison de son enfance et adolescence. Certes, ce lieu lui rappelait des souvenirs joyeux avec ses parents, mais aussi des souvenirs où la honte l'avait anéantie à l'automne 1978.

Cette fameuse soirée d'Halloween avait changé sa vie. Elle s'en souviendrait jusqu'à son dernier souffle. Cet été-là, elle avait connu son premier amour d'adolescente. À treize ans, elle était fière de déambuler dans les corridors de la polyvalente avec Sébastien. Ses copines du moment l'avaient envié qu'elle fut l'élue du plus beau garçon du secondaire I. Pour la fête organisée à l'école, ils s'étaient costumés en prince et princesse.

Ses yeux se mouillèrent au souvenir des danses dans le gymnase. Mais cette soirée festive s'était terminée sur une note d'horreur. Sur le chemin du retour à la maison, une bande de jeunes délinquants les avait entourés et escortés de force dans le parc jouxtant l'établissement scolaire. Les quatre garçons les avaient attachés à un arbre de sorte qu'ils ne puissent pas se voir l'un et l'autre et, riant à tue-tête, le plus grand du quatuor leur avait lancé:

- Regardez, les gars, le beau petit couple !

Puis, les adolescents leur avaient jeté des feuilles mortes à la figure et avaient souillé leurs costumes de boue. Ce fut le frère de Sébastien qui les trouva deux heures plus tard dans cette fâcheuse posture.

Bien sûr, les parents avaient porté plainte et les responsables avaient été réprimandés pour leurs gestes disgracieux. Mais le mal avait été fait. Dès l'instant où l'on avait libéré Carmen de l'arbre, elle s'était enfuie en courant et avait crié qu'elle ne voulait voir personne. Malgré l'insistance de Sébastien pour continuer à se fréquenter, Carmen lui avait signifié que c'était fini entre eux.

À compter de ce moment, Carmen avait décidé qu'elle ne se laisserait plus intimider par les garçons et qu'aucun n'aurait de l'emprise sur elle, au contraire, elle les dominerait. Ce sentiment s'était accentué lorsque son père avait quitté le foyer dans les mois qui suivirent.

La gorgée d'eau-de-vie lui brûla la gorge et Carmen refoula les larmes qui menaçaient de s'échapper.

« Et, pour achever le plat, j'apprends que ma mère m'a menti à propos de leur séparation » dit-elle à haute voix.

Le papa de Carmen lui avait aussi révélé le mystère entourant la naissance de son demi-frère. Contrairement à ce que sa mère lui avait laissé croire durant toutes ses années, son père n'avait jamais eu une liaison avec sa secrétaire. Toutefois, une aventure d'un soir avait eu comme conséquence une grossesse inattendue.

Le choc avait été d'apprendre l'identité de la maman d'Éric : la sœur de sa grand-mère maternelle, sa grande tante Jacqueline. Son père lui racontait, dans un chapitre de la lettre, que Jacqueline veuve à l'âge de 35 ans ne s'était jamais remariée. Ils s'étaient vus à plusieurs reprises lors de soirées familiales. Puis, au cours des festivités du Jour de l'An 1979, ils avaient succombé aux plaisirs charnels. Éric avait été conçu ce soir-là. Jacqueline, afin d'éviter les regards malveillants de sa famille, s'était enfuie à Québec pour donner naissance à son enfant et y demeurer. Mais, la maman de Carmen avait surpris une conversation entre sa mère et sa sœur. C'est ainsi qu'elle avait découvert que sa tante était enceinte de son mari. Au printemps suivant, le père de Carmen avait quitté le foyer pour ne plus jamais revenir. Deux ans après, Jacqueline était décédée d'une pneumonie et le papa de Carmen avait élevé seul le garçon issu de leur union. La mère d'Éric avait obtenu du géniteur de leur enfant qu'il ne porte pas son nom. Elle avait choisi de l'appeler Jourdan, nom de fille de sa grand-mère française. Peu de

questions avaient été posées à l'époque concernant les documents officiels à compléter lors de la naissance d'Éric.

Dans les jours qui suivirent, le notaire Beauchemin communiqua avec Carmen pour fixer un rendez-vous avec Éric Jourdan.

- Si j'ai bien compris, je n'ai guère le choix légalement, car je dois certainement signer un papier attestant de ma décision, n'est-ce pas ? »

- Absolument.

- Alors, je le verrai demain soir.

Et prenant l'homme de loi pour son secrétaire, elle ajouta :

- Prenez rendez-vous au Café de la Place des Arts pour 19 :00. Et, je n'aime pas qu'on me fasse attendre.

À l'heure dite, le lendemain, Éric se présenta à la table de Carmen. Sans se lever et, d'un simple geste de la main, elle l'invita à s'asseoir.

- Bonsoir Carmen.

- Oui, oui. On sait pourquoi nous sommes ici, alors venons-en au fait.

- Je n'abuserai pas de ton temps, mais je dois te fournir des explications.

- C'est...

- Et, si tu le permets, ne m'interromps pas. Tu pourras me poser toutes les questions que tu voudras ensuite. D'accord ?

- mmmm.

Sur cet arraché, Éric entreprit le récit d'une partie de sa vie à Carmen. Il lui raconta que dès l'âge de 14 ans, il avait eu la passion des mots et que son paternel l'avait fait instruire dans les meilleurs établissements scolaires au Québec et en France. Puis il ajouta que, comme elle, il avait découvert sa frangine par une correspondance laissée à son égard chez le notaire.

Il lui avoua qu'il l'avait suivie à Paris suite au message de l'homme de loi lui annonçant le décès de leur père.

- Ce n'était probablement pas l'idée du siècle, mais j'étais sidéré par la nouvelle. Pour toute famille je n'avais que mon père, pas de cousins, d'oncles ni de tantes. J'étais immensément curieux et je ne pouvais pas attendre que le notaire nous convoque à son bureau. Et jouer au limier m'a plu. En y pensant maintenant, je m'inspirerai de cette filature pour un prochain roman.

Ne pouvant se contenir davantage, Carmen bondit sur le court silence.

- Parlant de roman, je sais qui tu es. Et pour ton information, je n'ai lu que ton premier livre : *Rose de Lima, ma princesse*. En ce qui concerne ton rôle de détective, on repassera. Je t'ai repéré avec mon amie Régine sur la *Terrasse des Archives*.

- Je suis désolé si je t'ai effrayé.

Ensuite, sautant du coq à l'âne, il poursuivit :

- Puis, mon roman t'a-t-il plu? Pourquoi n'as-tu pas lu les autres, le premier était-il si pourri ?

Silence.

- Tu sais, si nous devons travailler ensemble dans le futur, il faudra être plus éloquente.

Et le volcan explosa.

- Tu te trompes si tu t'imagines que je deviendrai ton agent. Je n'ai rien à foutre de cet héritage. J'étais bien, moi, avant et je compte bien ne rien changer à mon quotidien. Je n'ai pas demandé à te connaître. Et je vis très bien avec ma boîte de communications. Je n'ai besoin de personne.

- Ah ! Pas de mari, pas de chum ?

La question la déstabilisa l'espace d'un court moment.

- Ce n'est pas de tes affaires.

- Carmen, Carmen, lui dit-il en souriant. Ne te fâche pas. Et tu ne m'as toujours pas répondu pour mon roman. Tu l'as aimé ou non ?

Carmen étudia l'homme assis en face d'elle. Ses yeux brun foncé pétillaient de curiosité. Elle n'y lut aucune malice. Elle se cala dans son fauteuil, relâchant ainsi ses muscles tendus, et observa encore un moment son demi-frère. On aurait dit un jeune garçon émerveillé devant un nouveau présent.

- J'ai pleuré à la fin du roman, finit-elle par avouer dans un instant d'émotivité. Très touchant cette romance d'amour entre les deux jeunes de quinze ans.

- Aurais-tu vécu un épisode sentimental de jeunesse similaire ? s'enquit le perspicace Éric.

- Du tout, répondit-elle d'un ton bourru.

Puis, se ressaisissant pour clore cette conversation qui s'éternisait trop longtemps à sa guise, elle débita tout son fiel.

- Si tu veux le savoir, oui, j'ai aimé un garçon à l'adolescence. Ça s'est mal terminé notre histoire. Nous avons été attaqués par des voyous. Ensuite, cher Éric, écrivain de grande renommée, je suis en crise contre toi qui a connu mon père alors que moi, je ne possède que mes souvenirs d'enfant, lança Carmen toujours aigrie par le passé.

Sur ces paroles saisissantes, elle jeta sa serviette sur la table manquant de peu de renverser un verre, attrapa son veston et se leva.

- Tu quittes, là, maintenant ? Peut-on fixer un autre rendez-vous? questionna Éric, tout étonné par la tournure de la conversation.

Carmen le regarda intensément.

- Non, je ne crois pas.

*Le mardi suivant dans le bureau du notaire Beauchemin.*

- Madame Rivet, je réitère ma question. Acceptez-vous de devenir l'agent littéraire d'Éric Jourdan, comme l'intime votre père dans son testament?

La tête haute, le regard froid, Carmen déclara pompeusement :

- Non, je refuse.

- Donc, vous déclinez l'héritage de 10 millions de dollars aussi ?

Éric implora sa demi-sœur.

- Mais pourquoi, Carmen ?

- Je ne te dois rien. Je ne désire pas de son argent gratuit qui sert juste à se racheter pour son absence. De plus, il exige que je te présente à ma mère. Il n'en est pas question. À quel endroit dois-je signer, notaire ?

- Voudrais-tu du temps additionnel pour étudier la proposition, Carmen ? offrit calmement Éric.

- Tout est bien réfléchi, merci.

Comme l'homme de loi ne bronchait pas, Carmen se pencha et attrapa son sac à main Gucci à ses pieds.

- D'ailleurs, jusqu'à deux semaines passées, je ne connaissais même pas ton existence. Alors, débrouille-toi autrement.

Se tenant derrière le fauteuil de cuir rembourré dans la luxueuse étude du notaire, elle leva le bras dans les airs, ses bracelets cliquetants de plaisir alors qu'ils glissaient le long de son avant-bras, elle lança à l'égard de Maître Beauchemin :

- Ciao !

Éric attendit qu'elle soit rendue au milieu de la pièce et articula d'une voix claire qui ne laissait aucun doute :

- Carmen, je sais pour ta fille Anika.

Les paroles de l'écrivain figèrent sa demi-soeur sur place. Ses épaules tressautèrent légèrement. Elle se retourna très lentement, comme si on la manipulait avec une manette de jeu vidéo. De marbre, elle plongea son regard de glace dans celui d'Éric.

Le notaire rompit le lourd silence :

- Si vous voulez bien reprendre vos sièges, nous poursuivrons la lecture officielle et terminerons la procédure légale.

*Trois mois plus tard. Centre de soins de longue durée Le Manoir de l'Enfant Jésus.  
Conseil d'administration.*

Le président de l'assemblée lut l'unique article à l'ordre du jour :

Le Manoir de l'Enfant Jésus a reçu un don anonyme de plusieurs millions de dollars afin d'assurer les meilleurs soins aux patients actuels et futurs. Une seule condition est rattachée à ce don: le centre doit changer son nom pour « Le Château d'Anika ».

Le conseil entérina à l'unanimité la proposition de changement de nom.